

Bouddhisme et laïcité

Au travers d'événements survenus au
Cambodge

Par
San Sarin

*Anukampa priyakhyanam dhirata muktahastata/
gambhirasamdhinirmokso linganyetani dhimatam // 1 //*

Asanga
Mahayanasutralamkara
Adhikara XX-XXI, st. 1

« Sympathie, parole douce, intelligence, main libre, profond et sérieux détachement,
ne pas essayer d'obtenir la libération, ce sont là les caractéristiques d'un Sage ».

Asanga

La Fête du Bouddhisme,
organisée par l'association « Un pas vers les Tibétains »
basée à Saint-Mandé (94160), le Dimanche 26 Février 2006.

Bouddhisme et laïcité

au travers d'événements survenus

au

Cambodge

Le Cadre historique

Ang Tuon, règne 1841-1860 : Ce fut le dernier roi qui résidait et qui mourait à Oudong. Ang Tuon fut un dernier grand roi du 19^{ième} siècle.

Norodom (narottam), règne 1860-1904 : Fils du roi Ang Tuon. Phnom Penh devint la capitale du royaume Khmer. L'initiative du transfert de la capitale d'Oudong à Phnom Penh fut française. Ce fut le début du Protectorat français.

Sisowath (sisuvatth(i), règne 1904-1927 : Frère de Norodom ; c'était la coopération totale avec la France qui administrait directement tout le territoire khmer. La royauté et l'aristocratie se laissaient aller au système du gouvernement français indochinois.

Sisowath Monivong (sisuvatth(i) munivans), règne 1927-1941 : Fils du roi Sisowath ; il continua la voie tracée par son père.

Sihanouk (sihanu), règne 1941-1955 : Par sa mère, il est le petit-fils du précédent. Ce règne était secoué par les contrecoups de la seconde guerre mondiale. Vainqueurs, les français furent revenus en force. Les nouvelles méthodes de gouvernement virent le jour ; ce fut le début du partage du pouvoir khmer et français. Le temps de la coopération en confiance fut révolu. Il y eut le tout début de l'apprentissage de la démocratie au Cambodge, démocratie calquée sur le modèle français de la 4^{ième} République, faute de mieux. Cela heurta la vieille habitude de la royauté, ne connaissant que l'absolutisme. Sihanouk abdiqua en Mars 1955 en faveur de ses parents qui gardèrent le pouvoir royal pour la lignée Norodom. En même temps, Sihanouk faisait tout pour se faire prévaloir et pour combattre le balbutiement de la démocratie au Cambodge.

Suramrit, règne de 1955-1960 : Père de Sihanouk, il fut un roi ayant le sens positif de l'Etat. Face à l'avenir du pays khmer, il sut ce qu'il voulut avec le courage de liquider les dossiers noirs de l'Etat. Ce fut un roi du Cambodge moderne qui inspirait beaucoup de respect.

Sisowath Kusuma, de 1955-1970 : Ce fut le royaume khmer sans roi ! Après la mort de Suramrit, le trône était vacant ; on n'appliquait pas les dispositions de la monarchie constitutionnelle, car Sihanouk s'y opposa. Ni démocratie, ni royaume, ni constitution, rien de clair, c'était le culte de la personnalité, ce fut l'une des sources du mal et des drames. Tout ceci était et est

négligé par les observateurs étrangers car la majorité d'entre eux ont des vues intéressées, et ils ont des moyens de faire valoir leurs opinions.

République de Lon Nol et Sirik Matak, de Mars 1970 à mi-Avril 1975 :

C'était la faillite des méthodes américaines.

Avril 1975 jusqu'à 1979 : Tout le territoire khmer était devenu une sorte de champ de massacre organisé par les communistes Khmers Rouges de Pol Pot, Khieu Samphan, Ieng Sary soutenus par les Communistes chinois.

Le Cadre religieux

Depuis le 3^{ème} siècle de l'ère chrétienne, le bouddhisme Theravada de langue sanskrite, fut attesté et florissant dès les 5^{ème} et 6^{ème} siècles en pays khmer.

Le bouddhisme Mahayana était aussi présent au Cambodge. Son existence est confirmée par une inscription de 791 A.D.*, trouvée dans la province de Siemreap Angkor (au Prasat Ta Keâm) ; c'est le plus ancien témoignage du grand Véhicule (lié surtout à la vénération de Lokeçvara).

Dans les règnes de Suryavarman 1^{er} (1002-1050) et de Jayavarman VII (1181-1218), le bouddhisme Mahayana était prédominant.

Après le règne de Jayavarman VII, ce fut le début de la diffusion du bouddhisme Theravada de langue pali en pays khmer. Le voyageur chinois Tcheou-Ta-Kouan arriva à Angkor en 1296, il y constata la présence effective des moines bouddhiques du Theravada.

Il fallait attendre la dislocation de l'empire angkorien (en 1435) causée par l'affaiblissement prolongé des successeurs de Jayavarman VII, pour que le bouddhisme Theravada s'installa sur le territoire khmer, plus précisément à partir du milieu du 15^{ème} siècle.

Le programme annoncé a un rapport direct avec la laïcité. L'idée acceptée est liée à tout ce qui a un « caractère laïque ». En plus, cet aspect laïque est directement lié au : « principe de la séparation de la société civile et de la société religieuse ».

* A.D. : After Death, c'est-à-dire après la mort de Jésus.

Ce principe reste l'oeuvre des personnes qui instauraient la laïcité en France, et elles avaient caressé le rêve d'une séparation du pouvoir fondée sur la tolérance, visant à faire prévaloir l'aspect positif des choses. Les initiateurs de la laïcité étaient-ils de grands hommes ou non ?

Je m'abstiens de me laisser aller dans ce genre de question ; de toute façon, c'est encore le problème de la société française et de son choix.

Les administrateurs français du début du XX^{ème} siècle au Cambodge connaissaient sans doute la teneur et l'esprit de la laïcité en France. Loins de la Métropole, ils avaient su ménager l'affront des protégés et des protecteurs. Dans la sphère de la haute administration, le problème,

malgré des précautions, se posait quelques années dans le règne du roi Sisowath (1904-1927). Le roi lui-même, son entourage et l'aristocratie croyaient fermement à l'entente franco-khmère et à l'administration directe du royaume par la France.

Les fonctionnaires français avaient l'habileté d'opérer par étapes successives. Selon la tradition, l'éducation et la formation des enfants khmers étaient la charge de l'ensemble du clergé bouddhique. Le problème de l'analphabétisme ne se posait pas en pays khmer quand on comparait la situation avec les pays voisins. Aux yeux de l'administration française, il était fructueux de commencer à faire une brèche. Celle-ci fut trouvée dans les écoles de pagodes où, depuis très longtemps, les fonctionnaires serviteurs de la royauté avaient été recrutés. Tous n'étaient pas des élites, mais ils avaient la capacité nécessaire de résister aux pressions étrangères et souvent françaises de surcroît (1).

Depuis le règne de Norodom (1860-1904) jusqu'à la fin du règne suivant, les écoles de pagode étaient laissées à l'écart, car la classe dirigeante cambodgienne était entièrement acquise aux méthodes coloniales françaises qui disposaient des moyens (2) pour faire valoir leurs points de vue et leurs prétentions. L'autorité coloniale commença à « subventionner » les écoles de pagode. D'une année à l'autre, la majorité des moines se laissait aller aux « facilités » accordées. Ceux qui étaient sortis de ces « subventions » commencèrent à devenir des « notables ». Les moines, poussés par les groupes liés aux méthodes françaises, se retiraient et leur zèle s'émoissait.

(1). Les prétentieux « spécialistes » des questions khmères, rassemblés sous l'étiquette de « khmérologie » (!), rejettent les actions positives des moines bouddhiques khmers du Theravada. Ils se contentent de les nier en bloc, sans fournir aucune explication. Ce sont des universitaires issus des « soixante huitards » et des « post-soixante huitards », souvent acquis à l'idéologie en vogue. Ils abordent toujours le problème khmer avec des préjugés, sans parler des mépris. Ils sortent leur « théorie » et leur « parisianisme » rétrograde.

(2) En Algérie, les agents français accordaient les terrains aux espagnols, aux allemands... L'armée et la police secrète veillaient au bon fonctionnement dans l'intérêt français qui, en plus, avaient « mission de transformer les mosquées en églises ». (Voir les écrits honnêtes sur l'Algérie des français).

Les Administrateurs français créèrent le ministère de l'Instruction Publique. Le programme d'enseignement des jeunes khmers était plus ou moins calqué sur celui de la Métropole. Le niveau d'instruction était mis en référence par le niveau indochinois garanti par le gouvernement colonial de l'Indochine française. Les jeunes cambodgiens nés dans les années 20 et 30 étaient, malgré eux, détournés (3) des données culturelles de leur patrie pour se consacrer aux problèmes mis sur pied par des préoccupations coloniales d'intérêts et des affairistes. Les Administrateurs français n'avaient pas besoin de transformer les monastères en église, car ils savaient manipuler grâce aux expériences acquises dans les pays magrébins.

Les étapes de domination avaient été accélérées après la première guerre mondiale. Les Administrateurs de la première période de la présence française se faisaient rare. Les nouveaux contingents arrivèrent en force. Ce n'étaient pas des Administrateurs,

ce furent des « rapaces ».

La royauté et l'aristocratie cultivaient l'idée fondamentale dans laquelle le bouddhisme pratiqué en pays khmer constituait la barrière du progrès vers le modernisme, (c'est-à-dire celui qui était apporté par le colonialisme, bien entendu). Le groupe des personnes censées représenter le pays khmer commençait à désigner le bouddhisme comme un bouc émissaire.

Les « rapaces » avaient la mission d'aider leurs protégés immédiats et de briser les barrières au « modernisme ». Pour conserver le pouvoir de façade, la royauté et l'aristocratie n'avaient plus aucun choix. Il fallait se plier aux exigences des « rapaces », moyennant des mensualités régulières.

Après l'abandon d'Angkor en 1435, le bouddhisme Theravada traversait l'histoire khmère remplie de guerres incessantes, les querelles intestines, les intrigues dramatiques, les pratiques stupides du pouvoir absolu. Le clergé bouddhique, n'ayant pas d'armes ni la richesse financière, constituait avec la population rurale khmère la cohésion et la solidité d'une pratique spirituelle et religieuse.

Cette pratique peut être résumée en trois points :

- Courant brahmanique connu depuis l'aube de l'histoire khmère ; ce courant donna naissance à l'héritage indo-khmer,
- Courant bouddhique du Theravada ayant des assises solides en pays khmer à partir du milieu du 15^{ième} siècle ; ce courant existe jusqu'à l'heure actuelle,
- Courant proto-indochinois, visible et sensible à travers l'animisme ; c'est le courant profond du terroir.

–

(3) Les gens de cette génération prétendent s'exprimer mieux en français — c'était la langue de référence. Pour la langue khmère, la majorité d'entre eux pratique le Khmer de la rue. Ils savent mieux insulter. La langue khmère convenable et raffinée était mise au rebus.

Ces trois courants formaient une cohésion et ils pouvaient satisfaire les besoins de la population dans le domaine spirituel. Ils permettaient la formation des hommes et aussi la continuité de l'héritage indo-khmer laissé par l'époque angkoriennne. La cohésion des trois courants religieux pouvait satisfaire le besoin spirituel (4). Dans les études des aspects religieux des temples angkoriens, des observateurs ont préféré utiliser le terme synchrétisme pour mieux, à leurs yeux, englober tout le phénomène, au lieu de chercher plus loin, synchrétisme auquel aucune définition n'a été donnée. J'ai choisi de présenter l'aspect religieux contemporain et actuel sous les trois courants convergents et couverts par le vernis extérieur du bouddhisme Theravada.

Quand on le gratte un peu, (et il faut savoir le gratter !), les trois courants sont là.

Les « rapaces », en accord avec la royauté et l'aristocratie, firent la brèche dans la cohésion, en suivant une devise : « diviser pour régner ». L'Administration coloniale était arrivée à contrôler le territoire, à exploiter ses richesses, à encadrer ou à caser la frêle royauté et ses subordonnés aristocrates. Le champ spirituel du peuple khmer échappait au pouvoir colonial qui comptait bien faire dépendre la foi religieuse bouddhique dans l'ensemble du territoire. C'était l'objectif fixé par les « rapaces ». Ils trouvaient leurs éléments opérationnels dans l'ordre Mahanikay (5), à savoir les moines Chuon Nath, Huot Tath et Oum Sou. Ce fut le trio de choc pour affronter Samdech Kae Utk, doué d'une prestigieuse personnalité et successeur légitime de Samdech Dien.

L'attaque du trio présentait trois points :

- Débarrasser le bouddhisme des tares éhontées,
- Supprimer les éléments bizarres dus aux « mœurs dépravants »,
- Encourager l'épanouissement du bouddhisme.

(4) J'ai été le premier khmer à parler de cet aspect du problème dans l'enceinte de La Sorbonne, car la République française garantit la liberté d'expressions et de pensées. Pour moi, tout doit être dit dans la recherche de la vérité. Deux ou trois grands maîtres acceptaient mes conduites et mes démarches ; j'ai même été encouragé. Ils sont morts. Aux yeux des prétentieux « spécialistes » actuels, mes expressions et mes résultats dérangent. J'ai commis le seul tort, c'est celui de fournir avec preuves à l'appui un aspect du problème vu de l'intérieur de la société qui pratique son bouddhisme. Dans ce domaine, on accepte ici seulement les points de vue des gens de l'extérieur, même si ces derniers frôlent l'aspect superficiel des choses. Le point de vue exprimé par les gens de l'intérieur est tout de suite envoyé à la poubelle. Telle est l'attitude dite « scientifique » moderne dans le pays natal de Descartes ! La vérité n'a pas de couleur, elle est indépendante de tout et au-dessus de tout. C'est ma conviction profonde de ne pas me rallier à aucun système mû très souvent par des appareils tout trempés de mesquineries organisées. Malgré des barrières dressées devant mes efforts, j'ai pu porter l'aspect du problème aux instances internationales, (à l'Unesco pendant la Conférence internationale des études bouddhiques). Cela n'a pas changé, car il faut se plier aux formes de « l'hypocrisie autorisée ». Ensuite, mon communiqué fut publié *in extenso* à Varanasi par un journal annuel spécialisé dans la recherche sur le bouddhisme. Il est possible de le consulter : SAN Sarin, **Buddhism Transformed** : *Religious Practices and Institutional Interplay in Cambodia*, in *The Indian Journal of Buddhist Studies*, vol. 10, n° I & 2, Varanasi, 1998, pp. 116-140, (India).

(5) Au Cambodge, l'ordre Mahanikay occupe la première place. L'ordre Dhammayut importé du Siam en 1850 par la famille royale khmère comptait à peine 100 monastères. Cet ordre fut créé par le roi siamois Rama IV. La brèche fut pratiquée dans l'ordre Mahanikay, il fallait s'attaquer au plus dur, le retentissement du succès de l'opération n'aurait laissé personne indifférent. L'ordre Dhammayut était laissé de côté, car il suivait docilement la vue du roi. Ces trois points étaient plutôt dictés par les « rapaces » qui imposaient l'« orthodoxie bouddhique ». La notion de l'« orthodoxie » devait surtout à la formule catholique, revue et corrigée par les « rapaces ».

Quelle stupidité d'afficher l'« orthodoxie bouddhique » qui n'existe pas dans le bouddhisme, ni dans son histoire, ni dans son évolution. Le bâton colonial avait raison sur tout. Il écartait tous les éléments constitutifs de l'héritage indo-khmer du passé. Le conflit vit le jour à partir de 1920.

Deux camps s'affrontaient à visage découvert :

- camp A : royauté, autorité coloniale, « orthodoxie bouddhique » appuyée par les forces de police,
- camp B : Samdech Kae Ûk, Chef de l'ordre Mahanikay ayant la foi religieuse, l'ensemble de la population rurale, position de lutte fondée sur l'héritage culturel et religieux légué par la tradition khmère.

Le camp B fut désigné par le camp A comme des gens « saligauds, vieux et usés », (en khmer : *gamrak' cas' gamril*). Le camp B acceptait tout et se proclama comme étant du

Dharm cas', « ceux qui suivaient le *Dharma* traditionnel ». Le camp B riposta : le camp A fut rempli par des gens qui adoptaient le *dharm thmi*, « le *Dharma* nouveau », agissant à la solde du colonialisme qui entreprenait « de corriger le *Dharma* bouddhique des Khmers » (*kae dharm khmaer*). Les gens du camp A n'étaient pas content de l'appellation *Dharm thmi* car ceci était lié avec tout ce qui n'avait pas de bien-fondé et avec tout ce qui était superficiel. On pouvait saisir :

Que le camp A groupant des *Dharm thmi*, étaient des Modernistes.

Le camp B devait être considéré comme les Traditionalistes.

Ainsi, fut née la Querelle des Modernistes et des Traditionalistes.

L'autorité coloniale créa la Bibliothèque royale ; celle-ci commença par imprimer des livres sur la pratique bouddhique sans consulter le Chef de l'ordre Mahanikay. Au premier plan de publication, on notait des livres écrits par le trio déjà mentionné. Ce fut la provocation soutenue par les « rapaces » et la royauté. Les Traditionalistes et la population appelaient ces livres des *Dharm siev bhau*, « (pratique) du *Dharma* à travers des livres » (dûment sanctionnés par l'autorité coloniale). Ceux qui étaient avec les Traditionalistes continuaient à prendre des références dans les *satra* ! sur feuilles de palmiers écrits au stylet par les Anciens.

Le Cambodge fut secoué par la Querelle (6), et l'autorité coloniale exerçait l'intimidation avec l'usage de l'appareil policier.

(6) Certains cambodgiens, vivant en France, qui se disent être « instruits » (*anak ceh*), choqués ou dérangés par le problème, m'ont posé la question : « combien y-avait-il de morts ? » Pour ces gens, l'importance des choses se mesure au nombre élevé de cadavres. Peu de temps après, je les avais vus crier « victoire » avec les Khmers rouges, et ils niaient en bloc le massacre organisé et généralisé par les hommes de Pol Pot, Khieu Samphan et Leng Sary. Ceux qui m'ont posé des questions ne s'intéressent pas au mouvement des idées ; ils se moquent de l'histoire de leur patrie. Un être humain responsable est avant tout quelqu'un qui accepte l'histoire de sa patrie, l'histoire qui est faite avec la gloire et la défaite, avec la lumière et la zone d'ombre. A l'extérieur du Cambodge, ces *anak ceh* de ce genre sont très nombreux et ils pourraient être les destructeurs potentiels.

La querelle fut à son comble ; il fallut l'apaiser ; les vénérables Chuon Nath et Huot Tath furent envoyés à Hanoi. Louis Finot, Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, se chargea de l'hébergement de ces deux moines. Le vénérable Oum Sou refusa d'y aller en invoquant la raison de santé. C'était l'opportunité pour les deux moines d'accéder à la connaissance du sanskrit enseignée par Louis Finot.

Ils firent deux voyages à Hanoi, en 1922 et 1923 (7).

Rien ne pouvait réellement détendre la situation ; l'issue provisoire fut trouvée par les humanistes chercheurs de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Normalement, les moines Chuon Nath et Huot Tath auraient pu s'absenter pendant quelque temps de Phnom Penh, mais il y avait certainement des risques avec des éléments incontrôlés.

Des nervis et des soi-disant « fous » ou « marginaux » existent partout et à toutes les périodes. Il s'agissait des mouvements de masse, et l'autorité coloniale devait garder encore l'amertume des engagements armés avec l'insurrection nationale vers la fin du XIX^{ième} siècle. Sans journal, sans radiodiffusion, tout le monde jusque dans les campagnes éloignées était au courant des engagements de chaque camp. Alors, ces deux moines devaient aller loin et être bien escortés.

(7) Parmi les trois moines, seul le vénérable Chuon Nath bénéficiait de la sympathie de la royauté et de l'autorité coloniale. Il était au premier plan. Il débuta dans la hiérarchie en 1910 comme « Assistant » (*brah palat'*) d'un moine de haut rang ; en 1912, il fut promu au titre de *Sanghasattha*, (classe subalterne du *Rajagana*, « groupe du roi ») ; en 1931, l'autorité politique le nomma au titre de *Brah Sasanasobhan, rajagana* à titre honorifique. Trois morts survinrent en 1936 : Samdech Kae Ûk, chef de l'ordre Mahanikay, le poète-chanteur Kram Nuy et Louis Finot. La disparition de Samdech Kae Ûk arrangea partiellement la position de la royauté, mais la tension restait perceptible. Le pouvoir politique voulait que le moine Chuon Nath fût le Chef de l'ordre Mahanikay, mais les conditions étaient très difficiles à réunir. Pour être chef de l'ordre, il fallait être chef d'un monastère. Après la mort de Samdech Kae Ûk, la fonction du chef de monastère d'Unnalom fut revenue au vénérable Kaev Gan . Le titre de *Brah Sasanasobhan*, accordé au moine Chuon Nath en 1931, n'a pas figuré dans l'organigramme des titres officiels déjà consacrés. En 1940, le moine Chuon Nath reçut le titre de *Brah buddhaghosacarya*, titre du *rajagana* du 1^{ier} groupe du 3^{ième} échelon. Au Cambodge, les titres officiels des moines ont quatre groupes : 1^{er}, 2^{ième}, 3^{ième} et 4^{ième} groupe ; un moine, après avoir été pendant quelque temps dans la catégorie subalterne (*palat'* ...) débuta dans le 4^{ième} groupe sur proposition de la hiérarchie. Le moine Chuon Nath débuta tout de suite dans le 1^{er} groupe de la hiérarchie. Il y avait une volonté politique dans la nomination afin de briser le groupe des Traditionalistes.

Normalement, le pouvoir politique (la royauté et l'autorité coloniale) devait nommer un chef de l'ordre Mahanikay, 24 heures après la mort de Samdech Kae Ûk. Le vénérable Louis Em devait occuper ce poste d'une façon automatique. Ce fut un moine érudit et doué de dignité, très entouré par des disciples de grande valeur. Le pouvoir royal et colonial choisit de laisser ce poste vacant. Ce pareil cas avait lieu après la mort de Samdech Dien. Le vénérable Kae Ûk devait assumer pendant longtemps la fonction du chef par intérim de l'ordre Mahanikay. Il fut élevé en pleine fonction quelques années avant sa mort. C'était la forme d'humiliation qui réapparut au détriment du successeur légitime.

Ce que la royauté et les « rapaces » n'étaient pas arrivés à comprendre, c'est l'attitude générale dans la situation et surtout le silence du noyau des Traditionalistes guidés par leur Chef, Samdech Kae Ûk. Ce silence était éloquent et encore plus puissant que tout. Du côté du pouvoir politique, personne n'osait explorer une ouverture quelconque, car le NON ferme et définitif était bien signifié par les Traditionalistes.

La fin du règne du roi Sisowath (mort en 1927) et tout le règne de son successeur, le roi Monivong, étaient dans la discorde et dans le trouble (8). De toute façon, la société khmère, après des secousses répétées, commençait à être divisée par la politique coloniale facilitée par la royauté. Le début de la Seconde Guerre mondiale marqua le succès éclatant des partisans du Maréchal Pétain (9). A rappeler que Samdech Kae Ûk mourut en 1936, la même année que le poète-chanteur Kram - Nuy.

En 1941, Sihanouk monta sur le trône, succédant à son grand père maternel avec l'appui de l'amiral Decoux. En compagnie du jeune roi, le pouvoir politique mit en route le modernisme qui, à la stupéfaction des instances dirigeantes, se heurta à la riposte énergique des Traditionalistes conduits par le moine Haem Ciev, très proche et valeureux disciple de Samdech Louis Em. C'était la réponse courageuse à l'humiliation, à l'exaction de l'Administration dans beaucoup de domaines et surtout à la dignité de la population et de la Nation khmère. Le pouvoir colonial et royal croyait que les Traditionalistes, après la mort de leur chef, étaient affaiblis, puis en déroute. Il eut alors l'opportunité de commencer à faire fonctionner le modernisme opérationnel. Les milieux traditionalistes étaient au courant du projet longtemps caressé par le pouvoir.

Ils manifestèrent leur opposition. Le Vénérable Haem Ciev fut arrêté le 20 Juillet 1942. Ce fut une arrestation d'avertissement (10), avertissement qui devait être compris par les autres. Haem Ciev fut battu jusqu'à la mort dans la prison.

Le pouvoir royal et colonial le laissa mourir, car il était du milieu rural.

Ce fut un assassinat fomenté et organisé par le pouvoir politique.

C'est encore une méthode courante et facile de la « civilisation ».

(8) Le roi n'avait plus rien à faire. Il s'occupait à surveiller les moines bouddhiques. Ceux qui restaient tard hors du monastère recevaient des cris et des remontrances du roi, (c'était un des exemples parmi tant d'autres faits). Pour s'échapper à l'ennui qui le poursuivait, il se faisait une raison pour animer « la réforme » menée par l'Administration. De fil en aiguille, l'attitude du roi face au clergé bouddhique était qualifiée par la population de *camkuot hluon*, « la folie du roi ». Normalement, c'était le rôle des autorités du *Sangha* bouddhique d'émettre des avis en fonction des textes de la Discipline (*Vinaya-Pitaka*).

(9) L'amiral Decoux représenta le Maréchal Pétain en Indochine. Le Général Catroux fut rappelé à se rendre en Métropole, mais il choisit de rejoindre le Général de Gaulle à Londres.

(10) Dans une situation semblable Pac Jhin et Pun Cand Mul furent arrêtés. Ils se retrouvèrent avec Haem Ciev au tribunal militaire à Saïgon. Ils furent condamnés à la peine de mort. L'autorité judiciaire les envoya à Koh Tralac, (une île connue actuellement sous le nom de Poulo Condore). Peu de temps après, Pac Jhin et Pun Cand Mul furent libérés. Pac Jhin, homme politique, était l'oncle de l'épouse du Prince Monireth. Pun Cand Mul était lié par son épouse à la famille de Samdech Bin Tara et celle du Prince Cand Lekha (dit Tu, fils du roi Norodom).

Le 13 Août 1943, le pouvoir colonial et royal promulgua la Loi sur la **romanisation** de l'écriture khmère ; l'écriture khmère ne devra plus être **utilisée**, sous peine de poursuite judiciaire. Ce fut le commencement de la fin de l'écriture khmère, héritage d'une longue histoire culturelle d'un peuple, aurait-on pu dire.

Après l'arrestation du moine Haem Ciev, le pouvoir royal et colonial, ayant cru que le chemin du « modernisme » était débarrassé de toute opposition, mit à exécution la loi indiquée plus haut.

En l'absence de Haem Ciev, l'opposition atteignait un retentissement à l'ensemble du territoire. Mais le pouvoir politique s'entêtait : la loi du 17 Juillet 1944 fut promulguée. Elle concerna **l'interdiction** de la **fête du Nouvel An Khmer au mois de Cetr** (Avril Mai). Cette loi imposa le Nouvel an Khmer au premier Janvier conformément au calendrier grégorien.

Les Traditionalistes poursuivaient leur opposition sous diverses formes. La royauté (surtout la famille du roi Sihanouk) et les « rapaces » furent obligés de retirer discrètement ces deux lois (11). Les actions des Traditionalistes eurent des effets positifs.

Depuis 1943, la royauté et le pouvoir colonial entreprirent des « réformes ». Ces dernières visèrent à changer l'ordre légitime donnant un accès au titre du Chef de l'Ordre Mahanikay, car le Vénérable Louis Em occupait depuis un moment le titre de *Brah Dhammalikhit* (12). Le pouvoir politique voulut que le moine Chuon Nath obtienne le titre lui permettant d'obtenir la place du Chef de l'ordre. Mais le Service religieux du Palais Royal et celui du Ministère des Cultes ne furent pas en mesure de satisfaire la volonté délibérée du pouvoir.

(11) Le chef exécutif du programme du « modernisme » du côté royal était le haut fonctionnaire Ung Hy. Le règne du roi Sihanouk marqua l'aboutissement de la volonté politique d'écarter le peuple khmer de ses liens avec l'héritage culturel et religieux, héritage jugé « indigne » par la royauté et les « rapaces ». Les soi-disant « historiens » cambodgiens et occidentaux continuent de nier l'existence effective de la Querelle des Traditionalistes et des Modernistes, car, selon eux, il ne « produisit qu'un seul cadavre », celui de Haem Ciev. Pendant la lutte des Traditionalistes, les Vénérables Chuon Nath, Huot Tath et Oum Sou observèrent le silence. Ce fut le silence complice de la suppression des éléments du patrimoine culturel khmer, éléments chargés des messages patriotiques et consolidés par la mémoire collective du peuple. Ils choisissaient les titres ronflants octroyés par les agents oppresseurs garantis par le pouvoir colonial. Pour plaire aux « protecteurs », le roi Sihanouk et sa famille supprimèrent, dans le cadre du rituel royal, le titre de *Mahadeva* (ou plus couramment *Mahadeb*). C'était un haut dignitaire « à gauche » formant la paire avec un haut dignitaire « à droite », le *Mahamantri* resta alors seul et privé de son homologue *Mahadeva*. Sous le règne de Suramarit qui monta sur le Trône après l'abdication de son fils Sihanouk, le *Hae bhloen* « Procession du Feu », fut supprimé. La dernière Procession eut lieu en Mai 1957, avec l'approbation de Chuon Nath, chef des Modernistes, car, selon lui, « Le Bouddha n'a jamais enseigné l'adoration du Feu, du Vent, de l'Eau » ce genre de religion n'existait que dans les vieux textes des *Veda*. Il faut faire prévaloir le Traisaranagamana, (les Trois refuges) et l'ariyasacc damn puon, (Les Quatre Nobles Vérités). Curieusement, des quelques moines envoyés par Chuon Nath pour faire des études en Inde, et aux frais du gouvernement khmer, ceux-ci continuaient à répéter ce qu'il avait dit. Ensuite, dès le début des années 60, le « Lycée Bouddhique » et l'« Université Bouddhique », (gérés par les Modernistes, bien entendu), propageaient les idées suivantes : « Le Bouddha GOTAMA prêcha le marxisme avant Karl Marx ». Ces moines reprenaient ou amplifiaient le contenu de la propagande animée par les agents soviétiques pour vanter les mérites des gouvernements des pays situés derrière les Rideaux de Fer.

(12) Décret royal n° 12 NS du 9 Février 1943 et celui du n° 68 NS du 18 Septembre 1943.

En 1944, le moine Chuon Nath fut promu au titre de Brah Bodhivans par le pouvoir. C'est le titre du *Rajagana* du 1^{er} groupe, 2^{ème} rang. En cette année, il devint le chef du monastère d'Unnalom. En 1948, il fut nommé Chef de l'Ordre Mahanikay. Le pouvoir politique faisait tout, y compris la maladresse, pour favoriser son allié. Les titres octroyés n'avaient plus aucune légitimité. L'oligarchie était la pratique courante du pouvoir. L'élément *Religion* dans la trilogie instaurée par le gouvernement perdit ses effets dans l'institution qui mettait en avant la laïcité dépourvue de toute tolérance. Le bouddhisme en pays khmer commença à avoir deux visages : le bouddhisme officiel ou urbain représenté par les Modernistes et le bouddhisme du milieu rural de l'ensemble de la population. La *Religion*, figurée dans la trilogie, était présente pour servir les caprices de la royauté et l'influence exclusive du pouvoir colonial.

Le régime entassait des méfaits et les agissements ; il gouvernait seul.

La « laïcité » non déclarée était associée à l'hypocrisie et elle était l'instrument de la division.

L'aspect du problème peut être résumé en étapes successives, à savoir : *fêlures, fissures, déchirures, déchirements*. Les plaies existant dans la société khmère se développèrent en gangrène qui aboutit aux drames du massacre généralisé que l'on sait.

Depuis 1920 jusqu'à la fin du XX^{ème} siècle, l'équilibre des trois courants religieux était négligé, partiellement détruit ; parmi les forces en présence, cet équilibre perdait sa capacité fonctionnelle. Les hommes de la classe dirigeante, imbus du pouvoir, avaient délaissé le sens d'analyse des phénomènes d'organisation. Hébétés par leur « modernisme » sans définition, perdus dans leur

« laïcité », ces hommes commettaient des fautes impardonnables. Ils créaient la plaie de cœur et les plaies morales pour lesquelles ces mêmes hommes n'avaient aucun remède. Les idéologies en vogue, grâce aux sanguinaires de tout bord, guidées par le principe de « guerre par pays interposés », ont fait remuer le couteau dans ces plaies. Le tableau est bien noirci par cette « laïcité » ayant pour enjeu le « modernisme ».

Le tableau pourrait être mieux écrit en considérant les aspects positifs des trois courants religieux connus chez les Khmers.

Il faudrait aussi penser à rassembler les maillons éparpillés, à réparer ceux qui avaient subi la destruction. Un bon début sera d'animer le bouddhisme khmer traditionnel, bouddhisme qui avait sauvé le Cambodge et son peuple des drames du passé.

Grâce à la mémoire collective, ce bouddhisme pragmatique doit être fondé sur la compréhension et la connaissance précise des phénomènes sociaux et humains. Au lieu d'engager des milliards de dollars, l'importance est d'encourager d'abord le bouddhisme de base permettant de saisir la compréhension, l'obscurité et sévérité, la connaissance et l'ignorance.

San Sarin

Bibliographie sommaire

Auboyer, Jeannine, *Les religions de l'Indochine et de l'Insulinde*,

dans Histoire générale des religions, librairie Aristide, Quillet, vol. 4, pp. 385-433.

- Aymonier, E., *Coutumes et croyances superstitieuses des cambodgiens*, dans Excursions et Recon n° 16, Saïgon, 1883.
- Bareau, A., *Les idées sous-jacentes aux pratiques culturelles bouddhiques dans le Cambodge actuel*, Festschrift Für Erich Frauwallner aus Anlass seines 70. Geburtstages, Hrsg. G. Oberhammer, Wien, 1968, S. 23-32.
(présenté par) *Le monastère bouddhique de Tep Pranam à Oudong*, BEFEO, tome LVI, Paris, 1969.
- Bhattacharya, Kamaleswar, *Les religions brahmaniques dans l'ancien Cambodge*, d'après l'épigraphie et l'iconographie, Publ. EFEO, vol. XLIX, Paris, 1961.
- Coedès, G., *Le substrat autochtone et la superstructure indienne au Cambodge et à Java*, dans Cahiers d'Histoire Mondiale, 1953, pp. 368 sqq.
- L'osmose indienne en Indochine et en Indonésie*, dans Cahiers d'Histoire Mondiale, I, Avril 1954, pp. 827 ss. Leclère, Adh.
- Le bouddhisme au Cambodge*, Paris, 1899.
- Les livres sacrés du Cambodge*, première partie, Annales du Musée Guimet, vol. 20, Leroux, Paris, 1906.
- Martini, F.
- Organisation du clergé bouddhique au Cambodge*, dans France-Asie, n° 37-38, pp. 889-897.
- Migot, A., *Les Khmers. Des origines d'Angkor au Cambodge d'aujourd'hui*, Paris, 1960.
- Porée, Guy & Porée-Maspéro, Ev., *Moeurs et coutumes des Khmers ; origine, histoire, religions, croyances, rites*, Payot, Collection de documents et de témoignages pour servir à l'histoire de notre temps, Paris, 1938, 272 pages.
- SAN Sarin, *Les textes liturgiques fondamentaux du bouddhisme cambodgien actuel*, Thèse EPHE, 4^{ème} section, La Sorbonne, Paris, 1975, 680 pages, (travail dirigé par André Bareau et non édité).
- Purifia : signification rituelle et religieuse chez les Khmers*, Paris, 1992, 524 pages, (thèse dirigée par André Bareau et non éditée).
- Buddhism Transformed : Religious Practices and Institutional Interplay in Cambodia*, dans *The Indian Journal of Buddhist Studies*, vol. 10, n° I & 2, Varanasi, 1998, pp. 116-140, (India).